



TARDI 1916

VERNEY

“ Au moment où se termine cette année de guerre, vous pouvez tous considérer votre œuvre avec fierté et mesurer la grandeur de l'effort accompli.”
Ordre du jour aux armées françaises. J. JOFFRE, au GQG le 29 décembre 1915.

“ L'année qui s'ouvre vous apportera, mes amis, la fierté d'achever la défaite de l'ennemi, la joie de rentrer à vos foyers et la douceur d'y fêter la victoire auprès de ceux que vous aimez.”
Lettre du président de la République, Raymond POINCARÉ le 1^{er} janvier 1916.



C'était pas demain la veille qu'on allait rentrer à la maison.
Le capiton avait eu son compte, et bien qu'on soye habitués,
c'était pas bon pour notre moral de voir dans quel état on l'avait mis.



Tout ça ne ressemblait plus à rien. Dans le Grand chaudron où on était, on s'efforçait de tenir des positions dérisoires au beau milieu d'une décharge publique - une sorte de morgue en plein air.

Pour enterrer les cadavres des copains, il nous fallait attendre la nuit, en espérant ne pas se trouver piégés par une fusée éclairante, à jouer les ombres chinoises qu'on tire pour un kilo de sucre ou un panier garni, à la foire du Trône.

En janvier, on a eu de la neige, ça faisait plus propre, mais des morceaux de viande humaine retombaient quelquefois en flocons rouges sur le linceul dégueulasse du champ de bataille.

On se les gelait. N'essayez surtout pas d'imaginer l'état de nos pinglots ni l'odeur de nos couennes. C'est l'estomac dans les talons qu'on attendait la lambouille qui, dans le meilleur des cas, nous arrivait toute boueuse. Ça voulait dire que la corvée avait dû s'aplatir au fond d'un bouau, les bouthéons à la renverse. Dans le pire des cas, la soupe était toujours en route assaisonnée aux shrapnels, et on la sautait.



Les Boches, eux aussi, avaient touché un gracieux bitos en acier. La première fois que j'en ai vu un, c'était plus tard, pendant la bataille, sur le crâne du cadavre d'un grand et jeune Teuton coupé en deux.

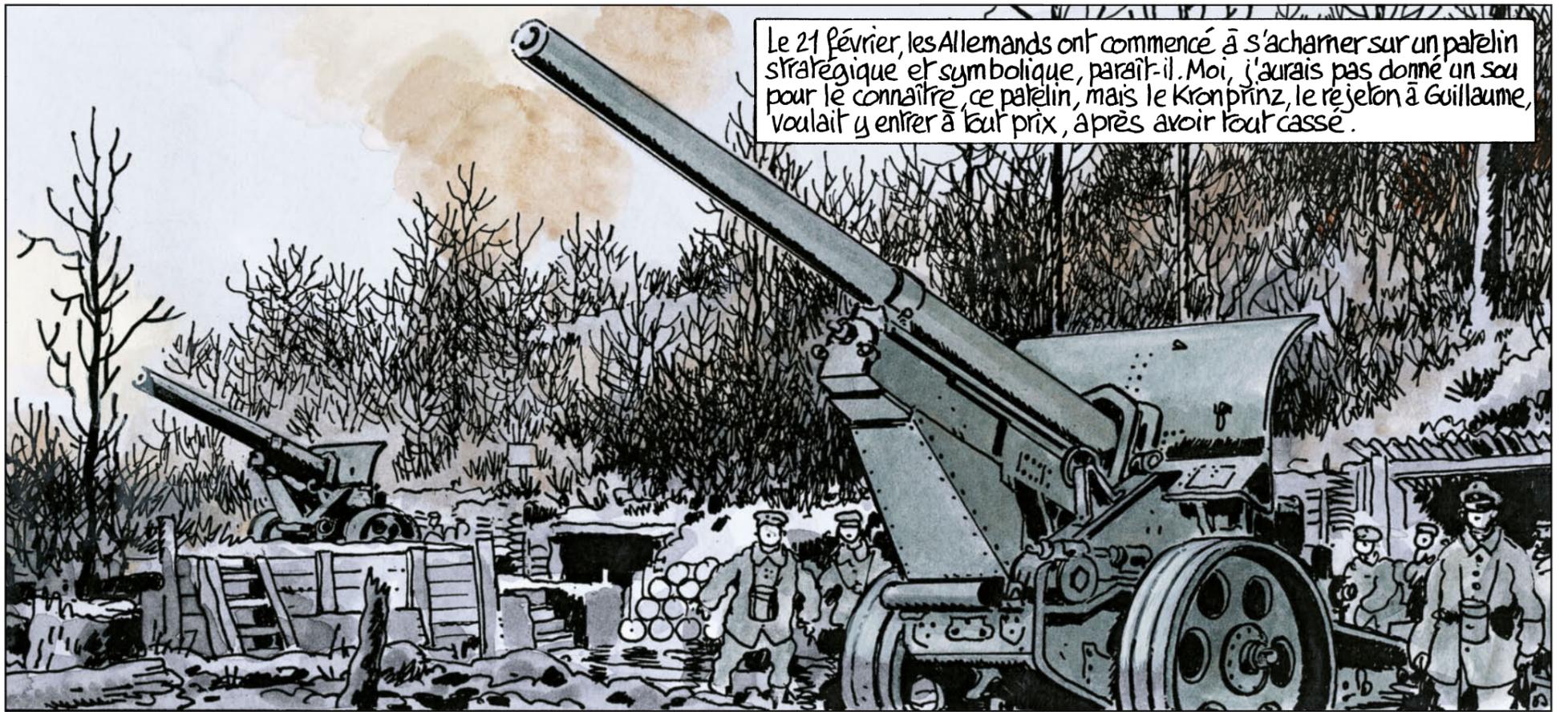
Notre division a reçu l'ordre de changer de secteur. Comme de pauvres réservistes prenaient notre place aux tranchées, on a bien compris qu'on avait besoin de chair fraîche ailleurs et qu'on avait pensé à nous autres, comme de bien entendu !



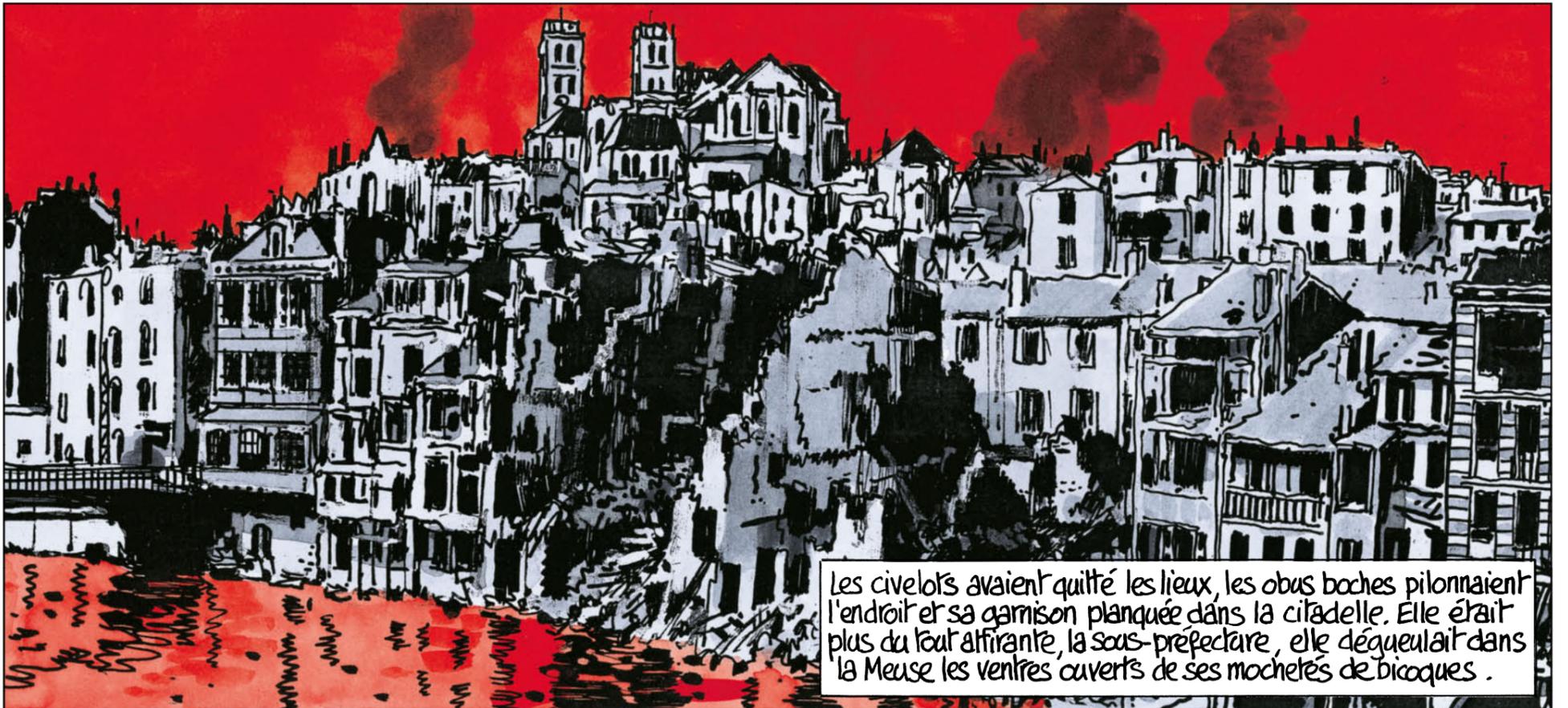
Les Tommies s'étaient collés sur le cassis un plat à barbe en fer embouti, un "brodie", comme ils disaient. Ils préparaient une offensive décisive, les Anglais.



Les Huns, comme ils disaient, allaient être enfoncés, anéantis, totalement écrasés, et ça serait la fin de la guerre ! C'était une magnifique offensive à laquelle on devait participer, nous aussi, et ça nous mettait la joie au cœur, cette perspective !



Le 21 février, les Allemands ont commencé à s'acharner sur un patelin stratégique et symbolique, paraît-il. Moi, j'aurais pas donné un sou pour le connaître, ce patelin, mais le Kronprinz, le rejeton à Guillaume, voulait y entrer à tout prix, après avoir tout cassé.



Les civils avaient quitté les lieux, les obus boches pilonnaient l'endroit et sa garnison planquée dans la citadelle. Elle était plus du tout attirante, la sous-préfecture, elle dégueulait dans la Meuse les ventres couverts de ses mochetés de bicoques.



C'était précisément pour défendre cette ville déjà bien ruinée et plus vraiment choucarde - si toutefois elle l'avait jamais été un jour - qu'on nous envoyait crever.

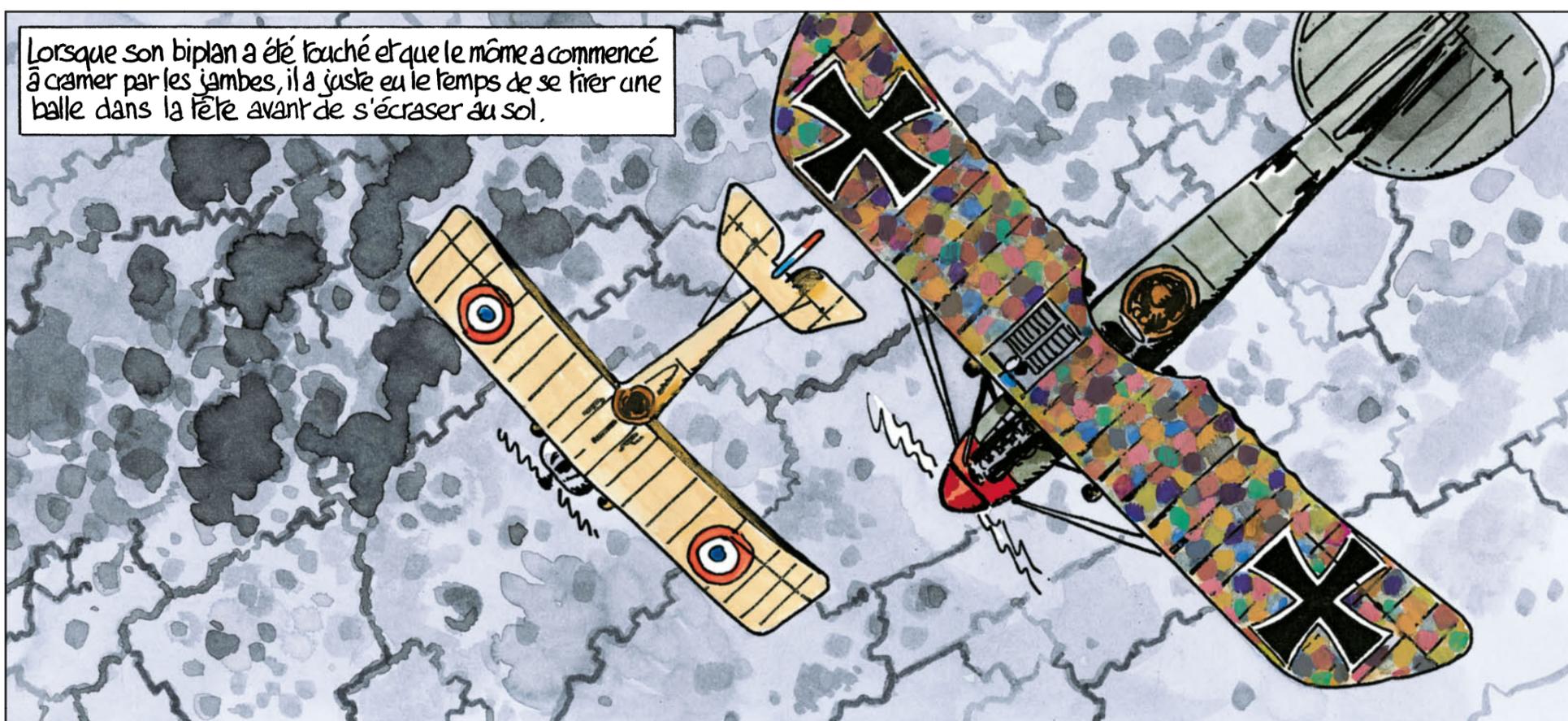


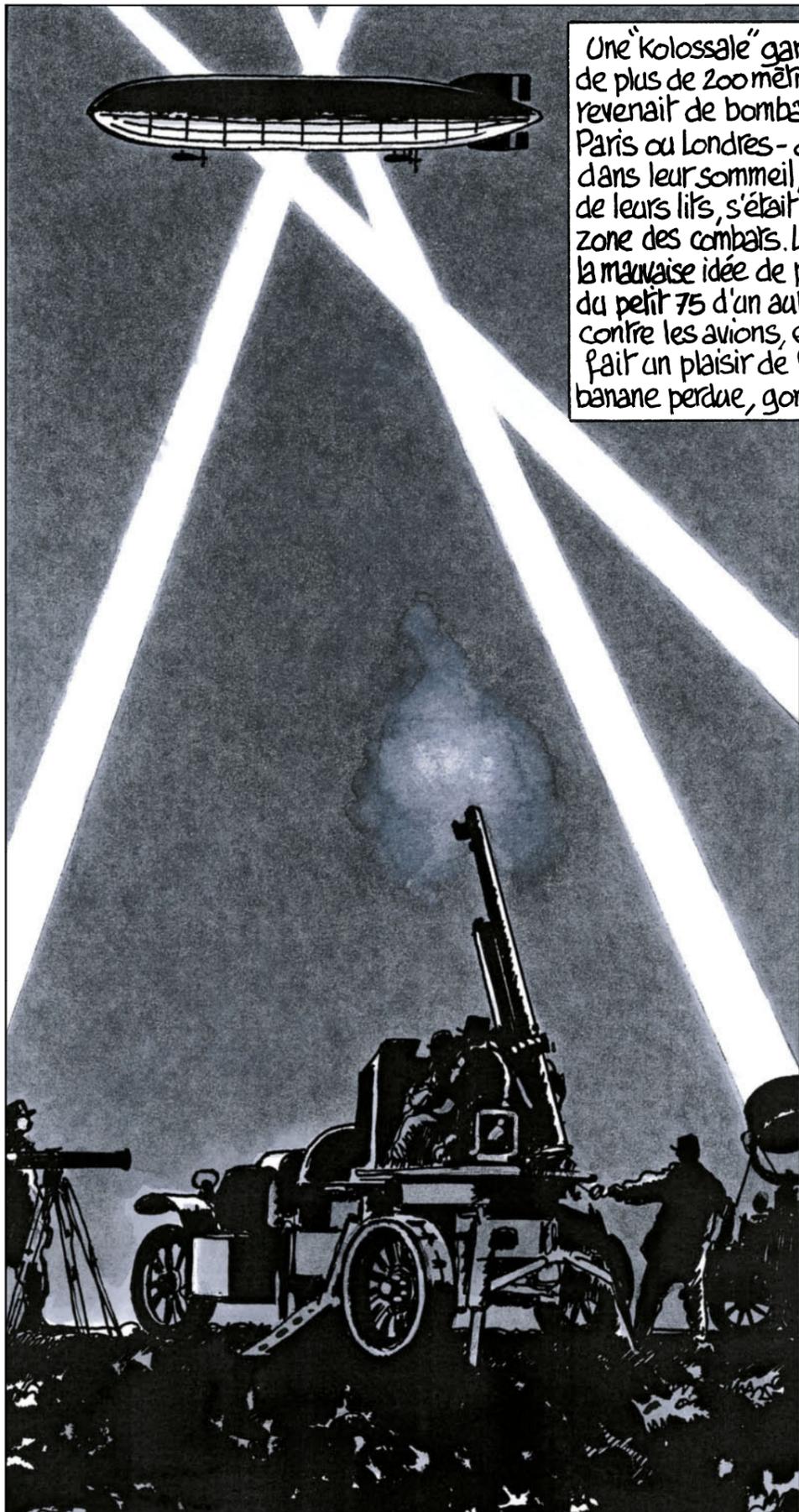
C'est qu'il y avait un sacré trafic sur les chemins qui menaient au massacre et des équipes de territoriaux en bavaient énormément pour garder en état les voies d'accès aux abattoirs. La boucherie nécessitait une main-d'œuvre abondante afin d'avoir, chaque jour, son compte de macchabées. Ces cantonniers de l'enfer étaient des vioques qui avaient passé l'âge d'aller à la tuerie.



Godet, un de ces "terribles toriaux" avait un fils aviateur et il se faisait du mouron pour le môme, ça se comprenait. Je lui avais causé une ou deux fois, pas plus, à Godet.

Lorsque son biplan a été touché et que le môme a commencé à cramer par les jambes, il a juste eu le temps de se tirer une balle dans la tête avant de s'écraser au sol.

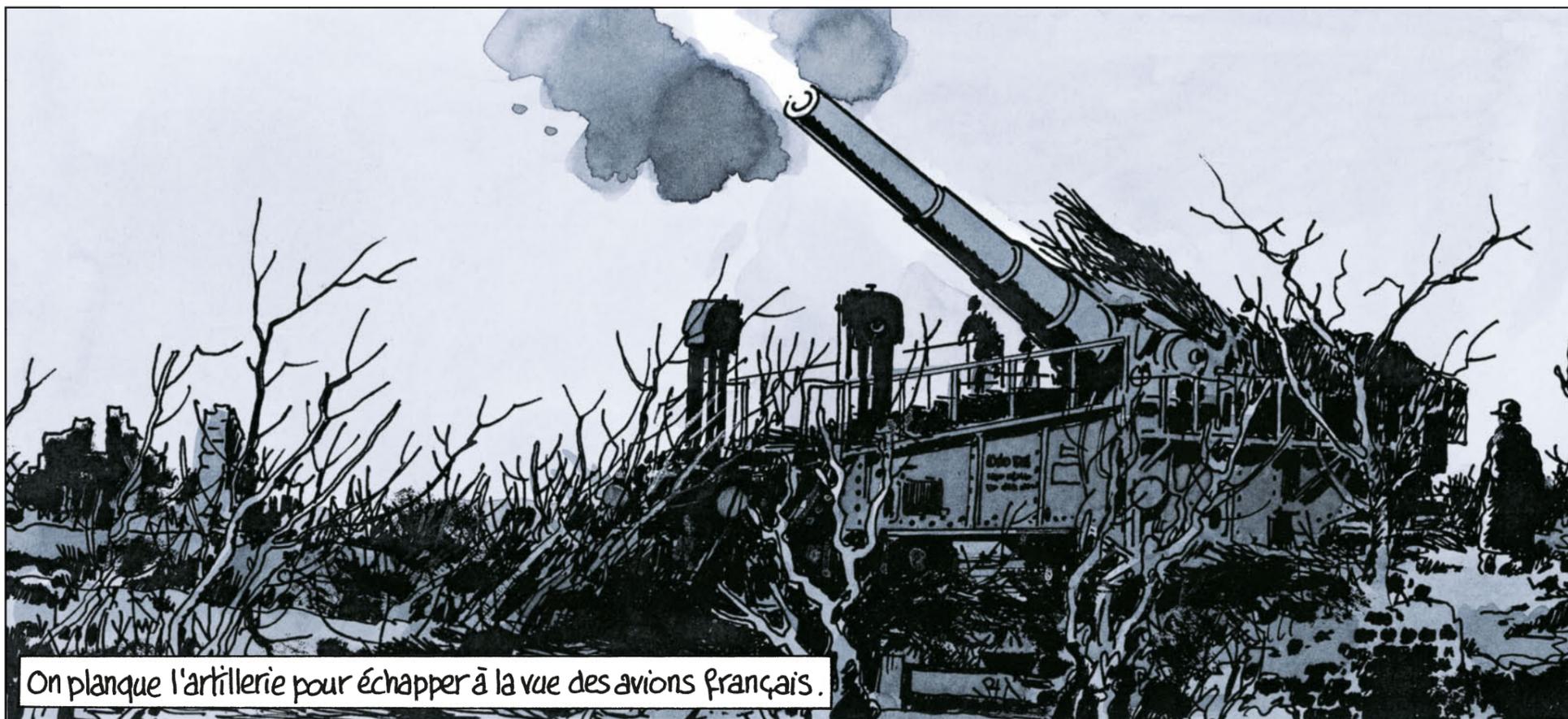




Une "kolossale" garniture de choucroute de plus de 200 mètres de long, qui s'en revenait de bombarder quelques villes - Paris ou Londres - afin de tuer des civils dans leur sommeil, bien au chaud au fond de leurs lits, s'était égarée au-dessus de la zone des combats. Le gros Zeppelin avait eu la mauvaise idée de passer à la verticale du petit 75 d'un auto-canon de la défense contre les avions, et son pointeur s'était fait un plaisir de flamber cette énorme banane perdue, gorgée d'hydrogène.



L'offensive avait commencé. Les Boches semblaient tenir absolument à passer par Verdun. Nous, on voulait pas. Le Bois des Caures, ça ne vous dit pas grand-chose... Galipot, Morille, Fluet, Fléran, et tant d'autres pauvres types, y sont restés pour des prunes.



On planque l'artillerie pour échapper à la vue des avions français.



Agrippé au bord d'un entonnoir et plus mort que mort, c'était bien mon Prusco du p'tit bois qui était là! Il n'avait donc pas terminé la guerre dans un hôpital ni dans un camp de prisonniers. Et moi, comment est-ce que j'allais la finir, cette putain de guerre? ... Dans quel état j'allais le ramener mon nez d'bœuf?



On planque l'artillerie pour échapper à la vue des avions allemands.